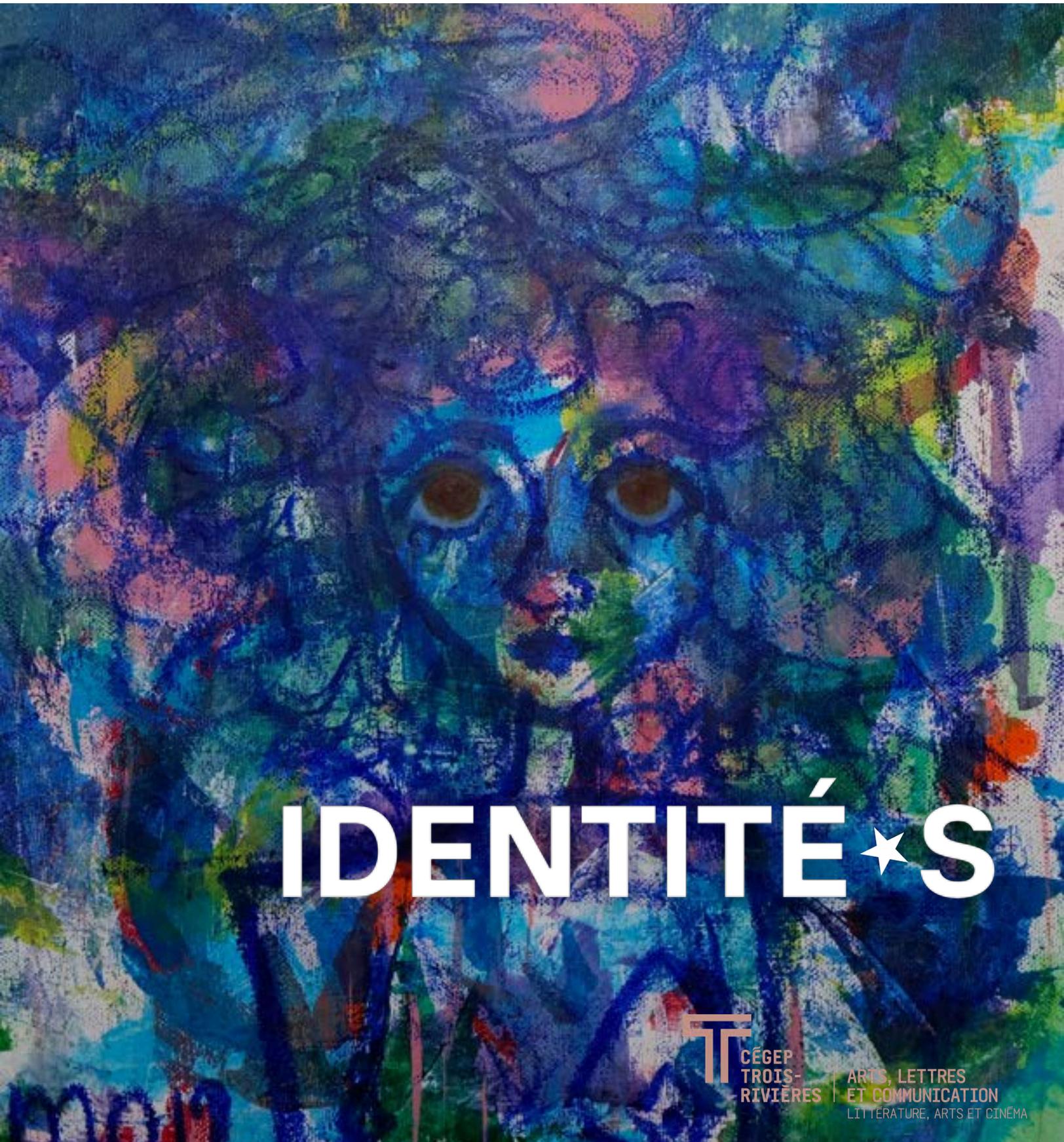


L'IMAJUSCULE

23^e ÉDITION 2024-2025



IDENTITÉ ★ S



CÉGEP
TROIS-
RIVIÈRES

ARTS, LETTRES
ET COMMUNICATION
LITTÉRATURE, ARTS ET CINÉMA

IDENTITÉ ★ S

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer pour le compte de l'*Imajuscule* en mai 2025 par les Presses du Cégep de Trois-Rivières.

DÉPOT LÉGAL: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

Bibliothèque et Archives Canada, 2025

ISSN: 1916-5137

OEUVRE DE COUVERTURE : Alexya Lagacé-Deslongchamps, *Moi?*, 2025

Activité incontournable, l'élaboration et la publication de cette revue mettent à profit le large éventail d'intérêts, d'habiletés et de talents des élèves, qui vont de la logistique à la création en passant par un souci de collégialité. Vous retrouverez, dans ces pages, non seulement de petits bijoux littéraires, mais aussi un savoir-faire qui frôle l'excellence. Depuis près de 25 ans, l'*Imajuscule* témoigne, par ses publications, du passage de maintes cohortes qui ont étudié dans le profil Littérature, arts et cinéma du programme préuniversitaire Arts, lettres et communication.

Pour obtenir de l'information sur le profil **LAC** du programme **Arts, lettres et communication**, scannez le code QR.



TABLE DES MATIÈRES

2	MOT DU PRÉSIDENT D'HONNEUR	
3	MOT DES RÉDACTEURS ET DE LA RÉDACTRICE	
4	PORTRAITS DES COMITÉS	
5	FURIBONDES DOUCEURS	FÉLIX LAPOINTE
6	SANS TITRE	ROMANE BECHT
7	TU M'IDENTIFIES	MAXENCE MERETTE
9	LOUANGES POUR DES RUES VIDES	FÉLIX RENAUD-BEAUPRÉ
11	LE SUBALTERNE	MATTEO FUGÈRE
15	DISQUE SATURÉ	MAEVA CID
17	VERNIS	NICOLAS LECLAIR
19	RIVAGES	FLORENCE MORIN
21	ROMANISATION D'UN EMPIRE	THOMAS LAUZER (ROMANE)
22	L'INCAPABLE HORS MER	THOMAS LAUZER (1989)
23	PERDRE LA FACE	FÉLIX RENAUD-BEAUPRÉ
25	ÊTRE UNE CHAISE PLIANTE	MARION PRINCE-GAUTHIER
26	SANS TITRE	MARION PRINCE-GAUTHIER
27	SANS LES MAINS J'EN SUIS CAPABLE	RÉMI GERVAIS
29	TEST VIDEO GIF	CORDELIA GRONDIN





MOT DU PRÉSIDENT D'HONNEUR

Identité : tu expires et tu coules, tu découvres au fond de la mer des vies autres et pourtant vies aussi, et tu épouses toute la mer. De là des yeux inédits, des regards, des percées, des touchers neufs. Une anémone est une maison possible, le temps fait gonfler les abris. Puis c'est ceci et cela que tu veux. Tu empreintes. Tout te peut.

Tu apprends le nom des choses comme de celui des vivants. Tu respectes cela. Les noms changent parfois, tu respectes cela aussi. Tout se transforme, tu n'es ni exception ni inversion; mais ton propre mystère à jamais. Ta richesse te partage, c'est par le don que tu te recueilles, te trouves. Tu renverses le monde qui te chavire. Surtout, tu remercies.

Le second degré est pour les idées, non les rapports. C'est entre l'autre et le même que circulent les plus robustes courants.

Et soudainement tu es plusieurs, c'est fou, vous : identités.

Chaleureuses salutations aux étudiant-es
et au corps enseignant du LAC du Cégep de Trois-Rivières :
vous êtes tout.

Sébastien Dulude
16 mai 2025

MOT DES RÉDACTEURS ET DE LA RÉDACTRICE

IDENTITÉ·S. Un terme si étrangement intime et universel, porteur d'un message plus grand que nous tous, venant aussi bien diviser qu'unir la masse, s'adaptant aux interprétations propres de chacun, définissant qui nous sommes en tant qu'individu et société. On peut la construire, mais elle peut aussi nous détruire.

C'est un terrain de jeu idéal pour la création.

Un sac à surprise. Une machine à boules presque vide. Une carte remplie de jetons en plastique transparent. C'est une ambiance serrée, pas un son sinon les chaises qui grincent. Ce sont des dizaines de billes noires qui s'additionnent et se rangent dans un ordre totalement nouveau. Sortez-moi la B4 qu'on fasse finalement carte pleine.

C'est savoir crier BINGO assez fort, tellement fort que tout le monde arrête de jouer pour regarder. C'est la fierté de ne pas avoir fait tomber sa carte avant la fin de la partie. C'est savoir gagner avec une tactique totalement nouvelle. Aller chercher son prix en avant, et danser pendant qu'ils prennent la photo. C'est revendiquer ce qu'on est et la place qu'on mérite là-dedans. IDENTITÉ·S, c'est impossible sans les billes de chacun. Merci profondément.

De la part de l'équipe de l'*Imajuscule*, des Épaulards et des Turbots, nous tenons à remercier tous ceux qui ont supporté le projet de près ou de loin : les différents comités, la coordination, les artistes présentés dans la revue, merci pour votre implication. Un merci spécial à tous les enseignants du LAC sans qui ce projet serait impossible. Un merci particulier à Gayle et à Patrick qui ont su nous guider d'une main de maître. Merci aussi à Sébastien Dulude qui nous réserve le privilège d'être notre président d'honneur.

La rédaction : Félix, Thomas et Florence vous invitent cette année à hurler, à vous vanter à en faire rougir les autres et à tapisser les murs de qui vous êtes. Explotez. Osez le crier, votre bingo.



PORTRAITS DES COMITÉS

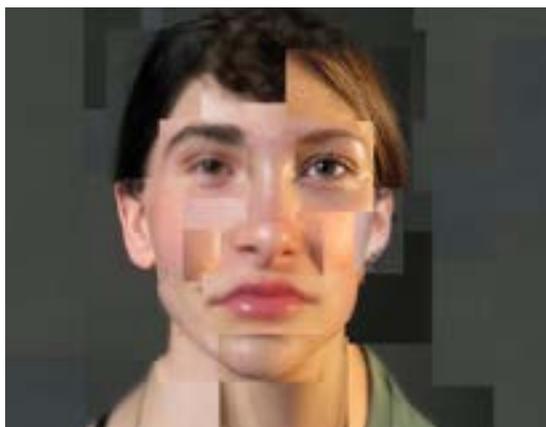
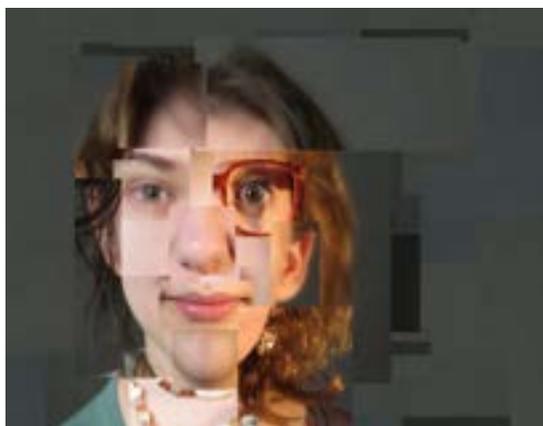


ÉQUIPE DES COMMUNICATIONS

ANGÉLIK DENIS
THOMAS LAUZER
EVELYNE LAFRENIÈRE

SÉLECTION DES PROJETS CRÉATIFS

ALEXYA LAGACÉ-DESLONGCHAMPS
FÉLIX LAPOINTE
LILI VALLERAND
ALICIA ST-ONGE
LAURIE MONGRAIN



ORGANISATION DU LANCEMENT

FÉLIX LAPOINTE
ADRIELLE GALLANT
FLORENCE OUELLET

RÉDACTION

FÉLIX RENAUD-BEAUPRÉ
THOMAS LAUZER
FLORENCE MORIN



FURIBONDES DOUCEURS

FÉLIX LAPOINTE

Je ne répons qu'aux faux numéros
fortuité du doute ardent
obsession pure, rectifiée
l'inconnu-planche-de-

salut

Funambule aux folies fragiles
un penchant pour le sublime
je percerai tes pupilles
aux pôles de mes éclats de rire

cicatrise mes querelles ordinaires
épluche mon interdit
la honte comme une urne
as-tu vu les cendres?

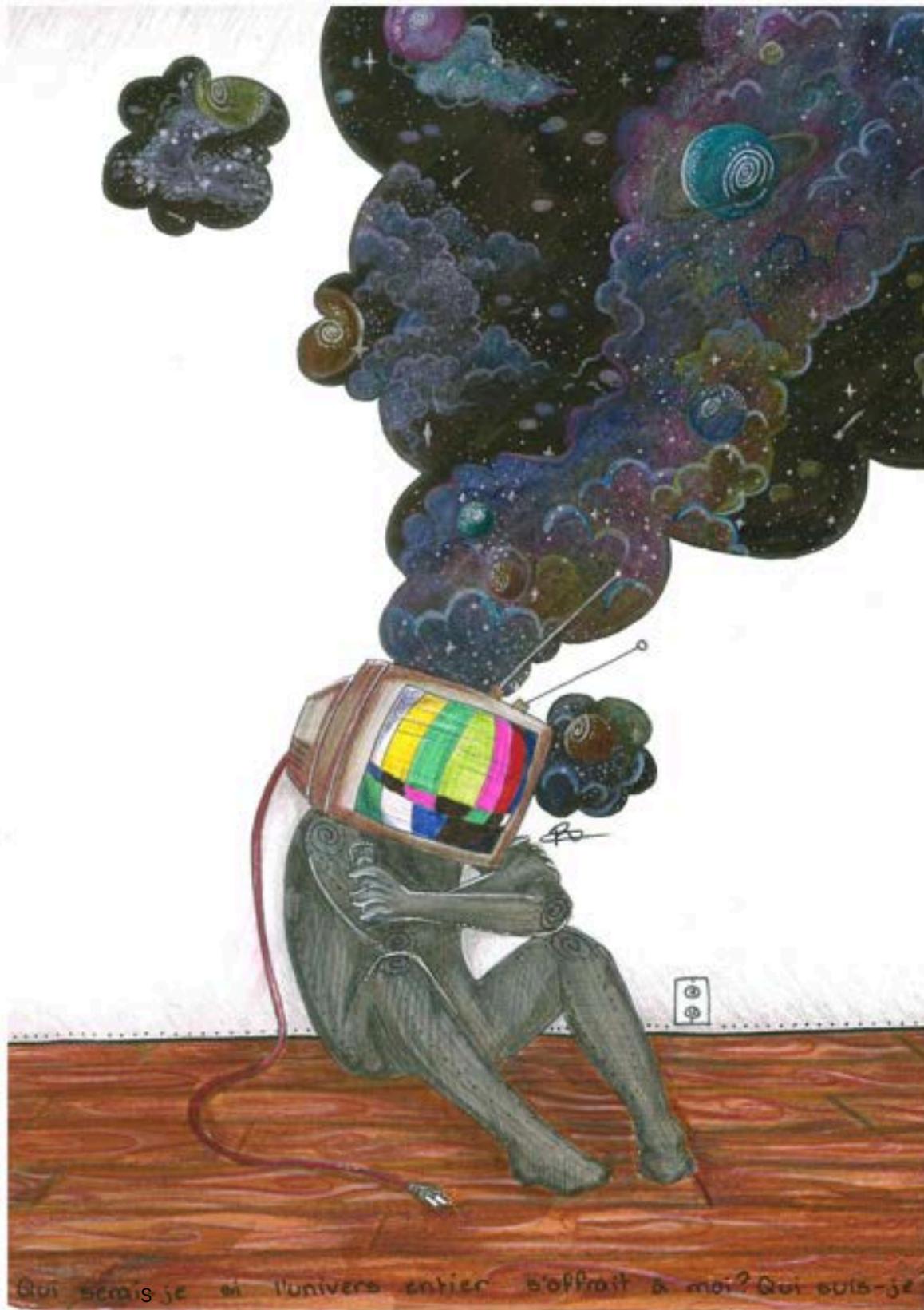
Gentil
on m'atteste
aveux troublés de secousses d'ironie

captif de ton explosante fixe
ta venue comme un poème surréaliste
s'embrouillent les idées fécondes

tu perles sur ma peau comme la sueur de nos
jours tièdes

Bris d'une vérité factice
c'est l'aube sur mon corps
un baume pour mon âme gercée

si j'avais à hisser mon propre drapeau
il serait
doux



ROMANE BECHT

SANS TITRE



TU M'IDENTIFIES

MAXENCE MERETTE

Il peut être amusant, à temps perdu, de regarder les définitions des mots qui jonchent nos réalités. Le Petit Robert m'a fait rire par son ironie : il y est dit que l'identité peut être à la fois « [le] caractère de deux choses identiques », « [le] caractère de ce qui demeure identique à soi-même » et « ce qui permet de reconnaître une personne parmi toutes les autres ». N'est-ce pas un peu paradoxal ?

Je ne crois pas que l'identité puisse se définir, puisque ce serait de lui imposer l'immobilité des mots, alors qu'elle est en constante mouvance, fluide et vivace. Mais je ne peux pas non plus vraiment en vouloir à notre ami Robert, car il n'est que le produit de l'esprit humain. Esprit qui, à outrance, tente de mettre des mots sur tout et n'importe quoi, car le connu fait peur et l'inconnu encore plus.

Ce qui me fait le plus rigoler, c'est qu'en demandant à une personne en chair et en os de me décrire son identité, les mots lui manqueraient probablement et ce n'est certainement pas une brique qui pourrait l'aider.

En fait, pouvons-nous vraiment nous identifier ? J'aime penser que l'un ne se dit pas « être gentil ». Ce sont plutôt ses actions qui feront en sorte que les autres le décriront ainsi. Alors, même si une identité se veut d'être une façon de se distinguer des autres, elle ne prend sens que dès lors que les autres y adhèrent.

Une hiérarchie se crée : certains sont Canadiens, d'autres Québécois et il y a ces étranges comme moi qui sont tout simplement humains. Finalement, qu'est-ce que ça change, ne venons-nous donc pas tous du même endroit, le ventre de notre mère? Je suis donc un fils, un frère, un ami et un étudiant. Je ne vois pas grand-chose en ces mots permettant de me différencier.



Qui suis-je, je le suis.

Du moins, tant que tu en décides ainsi. Si je ne suis pas la personne que j'aspire à être, ce n'est pas que ma définition est erronée, mais que mon être est brimé dans sa capacité à l'exercer.

L'identité, c'est d'être en toute liberté. Savoir être, c'est aussi savoir s'aimer.

Finalement, ce que Le Petit Robert m'amène comme pensée, ce qu'en l'identité réside un processus long et laborieux. Celui d'apprendre à se connaître et à s'apprécier, puis, sans gêne et retenue, se permettre d'exister.

Ce que j'aime de l'être humain, c'est sa capacité à s'affirmer, et si l'enfer c'est les autres, sans eux impossible d'être reflété.

LOUANGES POUR DES RUES VIDES

FÉLIX RENAUD-BEAUPRÉ

LOBOTOMISEZ-MOI QUELQU'UN
QUE JE PUISSE FINALEMENT FAIRE UNE SIESTE
VIDEZ LA CANISSE D'HUILE DE MES PENSÉES
DANS UN VIEUX FOREMAN ROUGE

DÉBARRASSEZ-VOUS DE MOI DANS UN TOXIQUE NUAGE DE FUMÉE BLEUE

RÉGNER SUR SON PERRON À COUP DE DÉCENNIES
VIVRE DE JUGEMENTS ET DE MARKTEN KIN' SIZE ORIGINAL EN 25
HUMBLE TRÔNE DE CAMPING
TA COURONNE EST UN CRÂNE CHAUVE
TON MORT REGARD, UNE ARMÉE

ABRI GRIS
CROTTÉ COMME CRASSE DE BORD DE RUE
REFUGE SPIRITUEL DES BRAVES
PRAYÉS DANS TOUTE LEUR SAINTETÉ

LE SANG DE TON CHRIST EST COORS LIGHT
SON CORPS, UN BOL DE PINOTTES



POUSSIÈRE DE CIMENT TE CROÛTE LES CILS
MASCARA DU PAUVRE
VENDS TON CORPS POUR UNE POIGNÉE DE PIASSES
STRIPTEASEUSE À CAPS D'ACIER

L'AVENIR APPARTIENT À CEUX QUI SE LÈVENT LE DOS CROCHE

CENT ANS À NAITRE
LES ORTEILS PLANTÉS DANS UN TROU DE BOUETTE
CENT ANS À SE FAIRE GRILLER AU SOLEIL
FLEURIR, GRANDIR, PÉRIR, POURRIR

Le subalterne

MATTEO FUGÈRE

Que son nom soit Joseph K. ou Meursault, ce n'est pas ce qui définit l'individu étudié ici; ça n'importe, ultimement, aucunement. Ce qui a créé et maintient l'existence du fait inéluctable qu'il est, c'est sa cravate. Derrière lui, les cendres d'un passé en voie d'être totalement relégué aux oubliettes. Devant, l'affirmation de sa vérité revisitée répondant directement aux besoins de sa société. Sa collègue de travail Claudia est le dernier pont laissant un concept d'humanité en ruines s'agripper à celui qu'il devient.

Le personnage se réveille dans une salle morose. Bien qu'il ne la comprenne que fort peu, une dame lui fait part de sa réalité, lui et elle semblent totalement déconnectés.

« Bang » ! Ce son strident provenait directement de l'un des murs gris et sans vie qui agissait en somme comme l'univers entier de ceux étant à l'intérieur de la pièce formée par ceux-ci. Il se fit bien rapidement succéder par plusieurs autres du même type. Cela jusqu'à ce que l'on aperçoive des fragments de pierres se défaire de l'unité qu'ils formaient menant à la genèse d'un trou dans la paroi, un trou duquel on put apercevoir une gigantesque masse tenue par un homme au chapeau melon charbon. Lorsque le trou fut assez grand pour qu'il puisse passer au travers, le personnage entra, il fut suivi par deux acolytes, l'un tenait dans ses mains des cisailles aux proportions démesurées, elles auraient pu couper la trompe d'un éléphant. Le troisième, pour sa part, tenait un énorme parchemin. Quand il fut finalement à l'aise dans la pièce, il ne fit ni une ni deux et céda pour finalement laisser le gros rouleau de papyrus, qui ne voulait rien d'autre que s'émanciper, se dérouler. Cette fois-ci, je ne compris rien de rien au baragouinage de l'homme. Il lut des mètres et des mètres de parchemin, des journées, des semaines, diantre des mois s'écoulèrent avant qu'il ne termine enfin sa lecture dans ces mots assommants qui n'avaient rien de réels. Lorsqu'il eut enfin terminé, ce fut celui aux cisailles qui s'approcha de la vieille dame désormais, toute mince, sans couleurs et recroquevillée sur sa petite chaise berçante. Elle sanglotait péniblement et me regarda d'un air que je ne pus déchiffrer, un air mélancolique ou bien serein ou encore désespéré, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que l'homme au chapeau brun la prit par le menton, le lui leva, puis celui aux cisailles ouvrit celles-ci pour circonvenir le cou de la dame puis, finalement, d'un coup sec, le broya. Une véritable fontaine de sang, c'était ce que la vieille était devenue. Sa tête roula un peu avant d'être enroulée sauvagement, sans aucun effort, dans le parchemin. Chapeau brun se retourna brusquement vers moi, son regard me pénétrant bien profondément dans l'âme, et me remercia solennellement d'avoir été témoin de la procédure. Durant les quelques secondes que prit le dialogue, il eut le temps de m'expliquer qu'il était de plus en plus dur de trouver des volontaires pour assister aux châtiments, que les temps avaient changé et que le peu qu'il restait de noble en ce monde, tranquillement, venait à s'effacer.



J'essayai tant bien que mal de lui signifier que j'en étais honoré avec un sourire, mais je m'écroulai avant d'y arriver.

Puis, rebelote, je me réveillai dans une salle semblable à celle-ci; cette fois-ci, c'était un enfant qui me tenait compagnie. Au départ, je me dis que cela signifiait certainement que c'était à mon tour de me faire charcuter, mais bien trop longtemps pour que je ne puisse associer un terme à la période qui s'écoula. Lorsque j'aperçus la tête du gamin roulant tranquillement vers mes pieds avant d'être rattrapée par l'homme au parchemin qui me présenta incessamment ses plus plates excuses, je compris que ce n'était bel et bien pas à moi. Puis, le cycle se répéta encore et encore dans cette boucle sempiternelle d'effusions de sang et de longues lectures de charabia qui constituaient maintenant mon quotidien. Puis, c'est alors, lorsque je m'apprêtais à encore écouter une autre lecture de ce que je suppose être une accusation, que j'en vins à me questionner sur ce qui m'avait emmené ici. Puis, je me souvins avec une facilité déconcertante d'avant.

Le personnage partage les vicissitudes de sa vie, son travail de banquier le menant à agir d'une manière difficilement justifiable sur le plan moral : éviction, acquisition de petites entreprises par la grande entité qu'il représente, etc. Cette séquence le mène à une nuit fatidique lors de laquelle il dut rester seul au bureau.

Je me dirigeai donc vers l'imprimante puis, dans un recoin pourtant banal, j'aperçus une lueur s'échappant de sous une porte que je n'avais jamais remarquée auparavant. Cette dernière agissait tel un puissant aimant, exerçant sur ma personne une force d'attraction inévitable. Elle était d'un gris bleuté plus foncé que le qu'un ciel nocturne duquel les étoiles avaient pris congé. Cette couleur, je ne pouvais mettre le doigt sur son origine ou comment je savais qu'elle existait malgré la pénombre; la porte était si morose qu'elle se devait d'avoir une teinte de bleu, ça, j'en étais certain. Avant même que je puisse tourner la poignée, la porte s'ouvrit. Un homme, ou quelque chose qui s'y apparentait, me fixait et, sans savoir pourquoi, j'étais certain que ses yeux étaient déjà posés sur moi bien avant que la porte s'ouvre, bien avant qu'elle n'existe. Il était si blême et son chapeau melon si foncé que cela ne faisait qu'accentuer un contraste qui donnait à l'homme cet air inhumain. Il se pencha tout en continuant de me fixer pour ouvrir une trappe qui grinça comme si elle n'avait pas été ouverte depuis plus longtemps qu'elle n'existait. Il me tendit sa main puis, sans trop savoir pourquoi, je la pris, je savais que je n'avais pas le choix. Elle était plus froide que la mort se devait de l'être. Je me retrouvai, après je ne sais combien de millions de marches descendues, dans une petite pièce triste sans aucune autre décoration qu'un tableau vert, six pupitres et une commode. Bientôt, cinq autres hommes, qui, comme moi, semblaient toujours avoir du sang bien chaud et non pas de la glace dans les veines, arrivèrent. Nous nous assîmes tous à un pupitre, puis six hommes à chapeaux melon s'installèrent face à nous devant le tableau. Puis, ils se mirent à parler, de cette manière si caractéristique, si lointaine, mais si similaire à la nôtre.

C'étaient des mots, des sons que je reconnaissais, mais dans un ordre, dans un sens que je ne parvenais pas à déchiffrer, cela jusqu'à ce que la dernière syllabe du monologue de l'homme entre dans mon canal auditif. Avec cet infime détail en surplus, je compris enfin instantanément tout ce qu'il avait dit, et ce, sans la présence du moindre des doutes, durant les innombrables minutes de son discours.

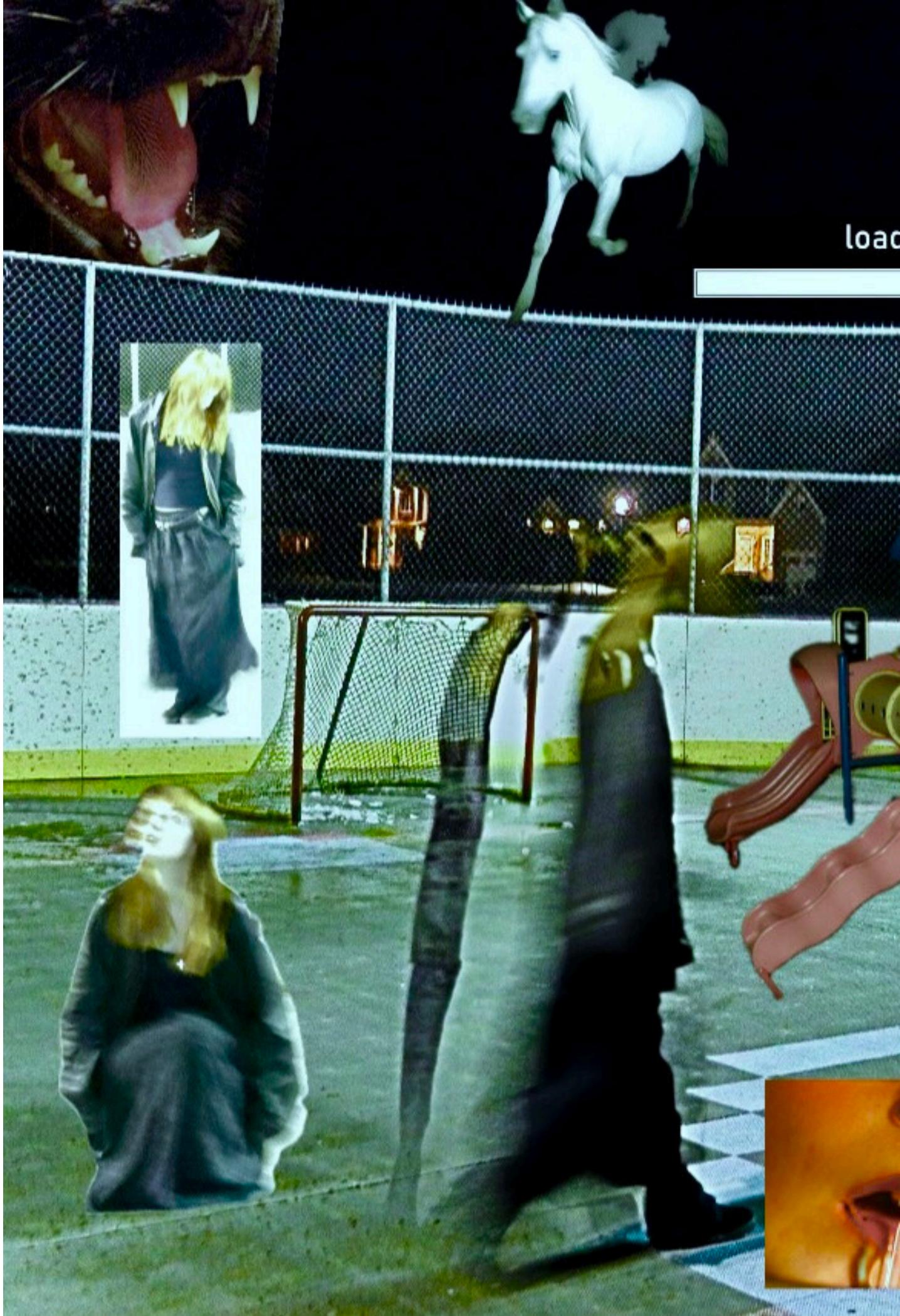
Puis, un autre homme à chapeau commença, et ce fut exactement la même chose, idem, pour les quatre autres. Ce qu'ils ont dit cependant, je n'en garde aucun souvenir. Ce que je sais, c'est que moi et les cinq autres néophytes avons accouru signer les papiers que les hommes à chapeaux nous donnèrent dès qu'ils eurent fini. Je ne me souviens plus pourquoi, mais ce qu'ils m'offraient en ce moment était le plus tentant des contrats qui ne m'avait jamais été offert. Seulement un de nous six paraissait ne pas être intéressé, il s'écroula par terre à genoux, serrant une croix entre ses doigts imbibés de ses sanglots, il implorait la miséricorde de Dieu, lui demandait le pardon ou je ne sais trop quoi, je n'écoutais pas j'étais trop absorbé par le contrat. Nos bienfaiteurs à chapeaux, voyant que le sixième homme nous dérangeait, exaucèrent nos prières et le trucidèrent. Ce sont les pieds dans le sang encore chaud d'un homme que je ne connaissais pas que je terminai de signer le contrat épais, comme l'encyclopédie du savoir universel. Ce qu'il contient, je n'en ai aucune idée, je ne voulais qu'en finir pour pouvoir enfin commencer. C'est ainsi, en compagnie de mes quatre nouveaux amis, que je partis en séminaire dans une autre pièce grise, un petit peu plus éclairée que les autres, pour apprendre à bien porter le chapeau et à m'occuper de la paperasse que je devrais remplir. Plus tard, je me retrouvai isolé dans un petit cagibi. Ici, je rédigeai huit énormes dossiers, plus gros que tout ce que j'avais pu faire à la banque. Je crois que ce ne serait même pas une exagération d'énoncer que chacun de ces travaux équivalait à sensiblement 5 ans d'efforts soutenus chez mon ancien employeur. Ces huit dossiers que j'avais confectionnés, ils mettaient un arrêt définitif à huit problèmes de la société, à huit cellules cancéreuses qui se devaient d'être effacées pour la collectivité. Pourtant, sans trop savoir pourquoi, je ressentais un léger malaise lorsque j'inscrivais les noms des coupables sur les feuilles.

C'est alors que je me réveillai dans cette pièce sombre et réconfortante aux côtés de la vieille, puis de l'enfant, puis d'un vieux, puis d'une femme de mon âge environ, puis encore de deux vieux, puis d'une fillette. Tous perdirent figurativement leur tête avant de répéter l'action de manière littérale. Ils semblaient tous heureux de me voir à leur côté dans cette petite pièce, mais, lors de la lecture de leur sentence, ils perdaient peu à peu leurs sens, leur raison, ils semblaient m'implorer, me supplier! Ils étaient coupables et devaient le comprendre. Ils étaient la genèse des maux du monde; le traitement contre leurs actions était l'anéantissement. Enfin vint le dernier châtiment à effectuer pour finalement conclure mon intégration et obtenir mon propre chapeau fait sur mesure. Au fil des réveils, je m'étais un peu replacé, je devenais de plus en plus fluide dans la langue et je comprenais tout ce qui se passait. J'étais si heureux, tous mes souhaits seraient finalement exaucés. Je sortis de mes rêveries pour regarder droit dans le blanc des yeux la dernière criminelle. Mon cœur se contracta intensément, mon ventre bouillonna instantanément, ni une ni deux, le sol fut aspergé d'un vert répugnant. Je pleurais autant que ceux qui avaient été exécutés, je compris tout ce que je m'efforçais à me cacher.

C'était comme si j'avais dit être sourd et que, pour être certain que je l'étais véritablement, j'avais mis l'enceinte principale du plus grand des amphithéâtres au volume maximal directement sur mon tympan! « Non, non, non! » Voilà tout ce qui sortit de mes poumons. Tranquillement, ce sont les couleurs qui sont revenues, c'était dans une chambre d'hôtel aux murs plus blancs que les nuages par un jour sans pluie de juillet, à la lumière omniprésente. La seule chose qui était vraie, c'était la puanteur, l'odeur des cadavres, les traces de sang partout sur le tapis bleu royal. La seule chose qui était vraie, c'étaient les cris de terreur de Claudia qui était ligotée à sa chaise, tout comme moi en fait.

Puis, les trois hommes entrèrent, les cisailles rouillées et ensanglantées, elles étaient bien vraies, elles. Je criai : « Mais que faites-vous bande de fous! Qui êtes-vous? De quel droit osez-vous? » Ce fut l'homme au chapeau brun qui me répondit : « Eh bien, on peut dire que tu nous as fait presque oser croire que nous nous étions finalement trouvé un nouveau collègue. Les quatre autres ont tous succombé avant le troisième proche. J'étais très étonné quand j'ai vu que, selon nos estimations, le plus difficile pour toi, ce serait cette Claudia et non pas ta mère ou ton neveu de 5 ans ou encore ta sœur aînée. Mais il s'avère que c'était vrai, j'ai presque cru que, comme nous trois, tu possédais un iceberg en guise de cœur, mais il faut bien en arriver à l'évidence que cette jolie demoiselle arrive à le faire fondre ce petit glaçon. » « Pourquoi? » C'était le seul mot que je parvenais à répéter sans cesse. C'est celui à la cisaille qui, importuné, céda. « Avec la crise, le gouvernement se doit de trouver une solution, comme tu le faisais à la banque en expulsant les indésirables du logis qui ne leur appartenait pas, l'organe que nous représentons se débarrasse des indésirables. Tes parents, ils avaient toujours besoin de ton argent, ta sœur, elle était au chômage, ton oncle et ta tante, ils étaient en défaut de paiement vis-à-vis de l'école privée à laquelle ils envoyaient ton neveu et ta nièce, ces derniers, sans parents, seraient devenus orphelins, et ce n'est pas quelque chose que nous pouvons gérer en temps de crise. Et puis, celle-là, elle proteste dans les rues la fin de semaine, même qu'elle a espionné la banque pour laquelle elle travaillait au profit de l'opposition, s'il y a bien quelqu'un qui mérite sa peine, c'est elle! » Puis, ce fut celui qui tenait l'énorme contrat pour le châtement de Claudia qui sortit de sa poche un plus petit document. « Si tu veux te joindre à nous et nous aider à rétablir la paix signe ici, il faut que tu sois avisé que ta dose de psychotrope sera accrue du fait de ta réaction d'aujourd'hui, mais ne désespère pas un jour tu seras si habitué que, comme nous trois, tu n'en auras même plus besoin et tu prendras grand plaisir à accomplir ce noble métier qui est le nôtre. » Ma seule réaction fut de cracher sur le visage de celui qui tentait de me vendre le métier d'assassin. Je notai une franche déception dans son visage. C'est l'homme aux cisailles qui s'approcha de moi, il me chuchota à l'oreille : « Souviens-toi, c'est toi, il y a quelques mois, qui as signé le document dans le quatrième sous-sol de la banque disant que tu acceptais de faire ce qui devait être accompli, tu étais au courant de tout. » Je l'interrompis : « Vous m'aviez drogué bande de fous! » Il rétorqua du tac au tac : « Ce n'était que des calmants que nous avons mis dans ton café. Tu nous as suivis bien volontiers. Avant de signer, nous avons fait des tests sanguins pour nous assurer de ta sobriété. C'est à la suite de cette signature, en toute connaissance de cause, que ta réalité est devenue floue, cela du fait de l'ingestion volontaire de psychotropes pour t'aider dans l'accomplissement de cette formation. L'unique chose que tu ne savais pas étant sobre, c'était l'identité des condamnés. » Il sortit de sa poche le contrat que j'avais signé ainsi que le test sanguin, ma seule réaction fut de crier à pleins poumons. Je ne cessai que lorsque les cisailles me perforèrent le larynx.

★ DISQUE SATURÉ



load

15

ling.....



VERNIS

NICOLAS LECLAIR

Ça allait *bin*, *no question*. *Straight* comme la 40.
Jeune homme, tu roules *drette*.
Bin drette.

Quelques *fuckés* ouvrent le cirque
Weird as Hell
T'es aimes pareil

Jeune homme, tu dévies

bal démasqué
un lancer de dés pas manqué
mastiquer des asticots *stickés su toé*
stressé mais malade
genre bin malade, malade le *fun*

Masque à rats.
Pendant neuf mois.
Ça te ronge.
C'est facile.



Drag dépravée
Pas pire look
Ça adhère à ta face
Clic clic
Te v'là, flaque saignante de
quartz

Tissage de beauté empruntée
Cute pour une fois

Autogynéphilie!
Vol d'un corps
Viol d'un corps

Non crisse ça aux vidanges
Casse le cadre par les cornes

Tu te barricades
Sous l'assaut des jeunes idées
Recommences à rouler drette
Pognes une débarque
Finis dans le fossé

Jeune homme
Pourquoi t'as pas tourné?

RIVAGES

FLORENCE MORIN

Il est temps. Temps de quitter mon monde, mon univers. Faire mes premiers pas. Les vrais, ceux qu'on fait dans le vide. Boussole au cou, il est temps de briser le pilote automatique. Laisser ce courant m'emporter. Faire confiance. Mais je me découds, je résiste, c'est trop tôt. Comme un éternel au revoir, je traîne l'impression d'abandonner une partie d'avenir. Cette ficelle pourtant, promesse d'un lien précieux et indestructible. Je m'y accrocherai comme à une bouée de sauvetage.

Je me situe quelque part entre deux mondes, quelque part où mon identité écartelée tente de se construire sur deux rivages. L'acharnement de la marée contre la proue de plomb me rappelle tout ce que je laisse derrière. Le vent de minuit murmure un air bleu qui m'exige de garder le cap.

Il faut m'accrocher.

La traversée est mouvementée, la pluie lacère les vagues. Liberté en boulet de canon, menace de chavirer. Emprisonnée dans un bocal sombre, j'étouffe, le naufrage guette.

Je dois m'accrocher.

La peur s'ancre, le fossé se creuse. La distance devient insupportable, la ficelle se tend. J'ai peur, tellement peur. Vivre hors du temps, dissoudre le présent. Tenter de me rassurer d'un retour.

Je me situe quelque part entre deux mondes, quelque part où mon identité fragile essaie de trouver sa place. La rive m'accueille, m'apparaît trop glissante pour un ancrage. Je suis désorientée, vulnérable sans les piliers de mon existence. Mon refuge devient cette comptine d'enfance où je découvre le sens profond des paroles. Et ces cris en écho trop vite passés. Je me tiens droite, mais le cœur vauté, alors que je trace l'ébauche de nouvelles fondations. Déracinée, je sens l'horloge tatouée sous mes tempes. Encore. La ficelle me tire, me rappelle mon île. Cette identité. Celle qui m'est rappelée chaque seconde sur ce rivage alors que défilent sous mes paupières leurs visages.

Je me situe quelque part entre deux mondes, quelque part où mon identité naïve est trompée. Je ne cesse de me raccrocher à mon unique réalité, barrières rassurantes où je me blottis. La ficelle occupe toutes mes pensées, se noue, je crains qu'elle m'échappe. Je patine dans une masse dense où je ne croise aucun regard. Je navigue dans un brouillard dont je ne connais pas l'issue. Déchirée, complètement, constamment.



Le pire ; le doute.

Je doute de chacun de mes pas sur cette rive où j'ai perdu mes repères. Et s'ils m'éloignaient un peu plus chaque fois?

Je me situe quelque part entre deux mondes, quelque part où mon identité nue anticipe la chute. J'érige des murs vacillants, mais vaillants. Ils bravent le vent, nouveaux à leurs yeux comme aux miens. Les possibilités s'étirent comme des lames de soleil à l'horizon. La ficelle danse au loin, m'encourage. Une part sauvage voudrait se jeter à bras ouvert. Peut-être. Et si lorsque je quitterai ce rivage, je devais tout rebâtir? J'ai peur d'être oubliée en tournant la page.

Je me situe quelque part entre deux mondes, quelque part où mon identité suspendue est piégée dans une boucle de nostalgie empoisonnée. Courir, toujours courir, encore courir pour rattraper la ficelle. Surtout, rattraper le temps qui glisse, se faufile, s'échappe, disparaît. Rattraper les étreintes et les rires manqués. Libres, tombent les masques de toutes impostures. Pourtant, mon unique réalité est remise en doute. Réconfortée par ce confort familial, apaisée par un néant indescriptible. Je ne veux que noyer ce sentiment d'éternel recommencement.

Tout est toujours si vite passé.

Je me situe quelque part entre deux mondes, quelque part où mon identité sensible se perd dans ma tête. L'impression sauvage d'être dans l'œil du cyclone, là où on a traversé la moitié de la tempête. Mes pensées jouent au boomerang, l'incertitude devient étouffante, l'idée du vide me terrifie.

Si je ferme les yeux, la flamme consume mes entrailles, et la ficelle se grave à mes veines.

Je rêve du jour où mes ailes me guideront vers des couchers de soleil.

Je rêve du jour où j'aurai la force de regarder en avant.

Je rêve du jour où je pourrai dire que j'ai vécu et non survécu.

Je n'aimerai jamais les au revoir.

Et je comprends maintenant les fleurs. Celles qu'on arrache par la tige dans les champs. Fragiles, vulnérables, coupées sans scrupule aussi facilement que des ficelles. Encore trop jeunes, les racines sont restées profondément ancrées. On espère encore les voir fleurir ailleurs une fois remise en terre.

Comment peut-on toujours oublier?

S'enraciner de nouveau est bien plus complexe que ça.

Je me situe quelque part entre deux mondes. Et je bâtis quelque chose qui prend du temps.

ROMANISATION D'UN EMPIRE

THOMAS LAUZER

Je suis vagabond

Vanupied

On me dit que je sens bon

Gai

Je commence à toucher la pointe de mes rêves

Mon accomplissement est entamé

Mes multiples noms mènent tous à un seul : celui de mon égo

(Homme sur Terre?)

Les pétales de ma fleur m'ont été arrachés aussi vite qu'un juron

Elles ont recommencé à pousser depuis quelques semaines

Mais on me dit maintenant que c'est de ma faute

De cesser d'arroser mon jardin

Noyer mes racines

Que c'est de ma faute si on a bombé mon esprit?

D'accord, je vais laisser la radioactivité passer

(Personne.)

Je n'ai pas de visage, que des présages

Je regarde les nuages planer sur la plage, me rappelant que j'ai tourné la page

S'il te plait, diminue ta rage

(Homme sur Terre?)

L'hiver m'a réparé

Je peux me plaire maintenant

Il faisait froid, je me suis replié sur moi-même, pris la meilleure forme possible

Je suis revenu lisible

(J'ai arrêté de jouer entre-temps)

-Romane

L'incapable hors-mers
is not dead
YET



L'INCAPABLE HORS MER

THOMAS LAUZER

Confession imminente dont je suis la victime.
Avec toi, je manque de bienfaisance.
Mitigé et entourloupé, l'action d'être n'est pas assez.
Parfois même est-ce trop?

Une auto sport, le seul instrument dont tu as besoin pour me faire trembler et mal respirer.
Même en ton absence, je suis paralysé.
Incapable de lire, incapable d'écrire, incapable de dire, incapable d'agir et maintenant, incapable de partir.

Je vais avoir commencé indifférent et maintenant j'en finis quasiment menotté à mon crayon, parce que peu importe les mots et le nombre de mots, rien pourra décrire ce que je ressens et je vais rester sous-entendu.

Hélas, je ne suis rien pour toi, mais j'ai encore trop à dire de plus.
Alors, la seule manière de me vendre est sur mon ventre, parce que je sais que tu vas jamais vouloir mon devant.

Un jour, rien qu'une fois, vas-tu peut-être céder?

Ce soir, alors, incapable de dormir sans l'imaginer au-dessus de moi, qui m'écrase, au point où je ne respirerai plus avant lundi prochain.

Seulement le toucher physique de ma physionomie est capable de voir l'effet que ça a sur moi.

Ma pulsion de vie est devenue sa pulsion physique.
Je ne suis plus sans lui.

Maintenant, l'hiver passé, la victime a retrouvé sa bienfaisance.
Ça te dit sûrement quelque chose...

Mais même capable, je demeure loin de toi.
Alors je souhaite être proche de quoi?

La nostalgie future de toi m'emporte, et soudainement tout m'est malléable.

-1989



PERDRE LA FACE

FÉLIX RENAUD-BEAUPRÉ

À matin, j'ai perdu ma face. Elle a commencé à se détacher dans mon lit, mais elle a fini par tomber pendant que j'me brossais les dents. Une grosse pastille de peau, un nez une bouche pis deux yeux. À plat dans le fond de mon lavabo. J'ai allumé la champlure à tâtons pis je l'ai arrosée un peu, pour pas qu'a sèche trop. J'ai pris mon coat pis je suis parti de chez nous.

Avoir eu une bouche, je serais sorti en souriant. Asti qu'on est bien pas de face.

J'ai commencé par marcher un bout. Un peu partout, je sais pas trop où. C'est sûr que je peux pas voir le nom des rues, c'est compliqué de voir sans yeux vous saurez. J'aimerais ça demander des indications, mais ça va ben mal parler pas de bouche. J'me laisse aller au rythme de ce qui entre dans mes tympan, de ce qui finit par toucher mes doigts.

J'me retrouve assis dans ce qui me semble être un parc. Je le sais parce que j'ai senti l'écorce d'un arbre entre mes mains. Pis là je me sens en paix. D'habitude j'aurais eu le goût d'une bière, de quelque chose pour ramollir mon cerveau. Mais là, c'est comme si mon cerveau était déjà une boule de pâte à pain. Déjà tout lisse. Presque liquide, un mou comme j'ai jamais ressenti. Mon visage de chaire reflète le soleil et redirige sa chaleur directement dans ma boîte crânienne. Ma tête devient une machine à pain, asti, y faut que j'parte d'ici.

Rendu dans rue, quelqu'un pense me reconnaître. « Eille Yves! ». J'me retourne juste pour entendre sa réaction, pis j'donnerais pas mal d'argent pour être capable de la voir. « Hi bo-boy mon homme » qu'y dit en voyant ma nouvelle face. Pis là je l'entends partir. Pu personne peut me reconnaître maintenant. Aujourd'hui, appelez-moi pu Yves, je change de nom. Appelez-moi Christian. Appelez-moi n'importe quoi, tant que c'est pas Yves. J'haïs ça Yves, ça me fait penser à ma face qui sèche dans le fond de mon lavabo. Appelez-moi juste pas. Celui qu't'essayes d'appeler, y'est dans un lavabo. Yves y sèche.

Maintenant j'veux que vous ayez peur de moi crisse, c'est ma journée pas de face j'peux ben faire ce que je veux. Vous saurez que mon cerveau tout lisse rend ma journée agréable, smooth. D'habitude, je travaillerais depuis au moins trois heures. Là j'm'en calisse. Comment veux-tu travailler pas de face? C'est l'excuse parfaite. Essayez pas de me parler, je vous répondrai pas. Essayez pas de m'arrêter, je vous verrai pas. Approchez-moi même pas, je peux pas vous sentir. Mes responsabilités sont restées dans ma face.



Là, j'peux ben faire ce que je veux.

À force de marcher, je sais pu je suis où, mais je sais que j'suis tout seul. Je sais pu je suis qui, mais je sais que j'suis bien.

Je monte deux trois marches pis j'arrive dans une place où y'a du monde qui jase. J'me dis que ça doit être une place importante, comme une épicerie, une quincaillerie ou un zoo. Une place trop bourgeoise pour un gars pas de face. J'me glisse dans ce que j'imagine être un coin d'ombre pis je me mets à remplir mes poches de plein d'affaires. C't'un réflexe. Des affaires qui jutent sur mes doigts, des fruits ou de la viande. De quoi de délicieux. Y rentre ben des affaires dans mes poches de manteau, je les remplis *to the brim*. Je sais même pu ce que je fais. Si vous saviez à quel point pas avoir de face peut te libérer. Comment veux-tu qu'ils m'arrêtent si y peuvent même pas me prendre en photo au poste? Fait que je sors de là en titubant. Je sais qu'il faut que je me sauve, parce que je commence à entendre le monde me crier après. Avoir vu ma face, ils oseraient pas me crier après de même. Ils verraient que je peux pas répondre.

Je me mets à courir frénétiquement, partout, sans trop savoir où je vais. Faut juste que je me sauve avec mon trésor. Le vent sur mon visage de peau neuve me donne envie de respirer, je suis en sevrage. J'étouffe, j'ai besoin de ma bouche, j'ai besoin de mon nez, asti, ça fait combien de temps que j'ai pas respiré? Je sens la miche qui sèche tranquillement dans ma tête, pis je commence à me demander si ma tête va pas finir par suivre ma face, tomber pour me laisser avec pas grand-chose, sinon un cou.

Tout d'un coup, je tombe front premier dans une porte. Je l'ouvre délicatement, je veux pas faire de bruit. Je trouve du bout des doigts un lavabo, puis une face qui sèche au fond. Une pastille de personnalité, une nouvelle vie en soi. Je l'étire sur mon crâne, pis je me mets à coudre. Pas avec du vrai fil là, ça tient trop longtemps. De la soie dentaire, des coutures ben larges pis un nœud de marde à la fin. J'espère que ça tienne pas trop longtemps, une couple de semaines au maximum. Moins que ça, s'il vous plait. Je sors de ma poche une pomme un peu molle que j'ai volée. Avoir pu la voir, je l'aurais pas prise. Je prends une juteuse croquée et je savoure le retour lent de ma langue. Dans le miroir, je me reconnais. Yves, mais plus sec.

Je vous souhaite de perdre votre face le plus souvent possible.

ÊTRE UNE CHAISE PLIANTE

MARION PRINCE-GAUTHIER

doit-on arrêter d'avoir peur du noir
quand les fantômes marchent sur nos têtes
quand les fantômes ont des baptistères ?

- Google j'ai rêvé que j'étais nue dans une piscine en
plein jour

- cela signifie que ta matière a oublié son propre goût
l'enfance est une très petite pièce de théâtre
tu achètes une place assise
tu vends la peau de tes fesses
tu te transformes en fantôme

tu mourras une première fois en quittant l'enfance
une deuxième fois en quittant ce corps
assis devant elle.

- j'ai rêvé que papa et maman couchaient ensemble les
mamelons
démolis de maman ressemblaient aux miens

- cela signifie que tu te tais depuis l'acide dans ta gorge
que tu as une histoire qu'il faut t'en réjouir
que tu as toujours été enceinte
d'un petit noyau

- jusqu'où se recouper
quand le cordon ombilical est une laisse
jusqu'où disparaître
mon sang transporte une armée de clairons fatigués
et j'ignore depuis quand l'histoire coule

- aime la douleur
car elle est la seule chose palpable
tu deviens une chaise pliante
tu pourrais rentrer dans n'importe quel ventre

- la douleur n'est pas un ventre acceptable
et les chaises pliantes ne valent aucune oraison ; je m'en vais
détester l'ergonomie
et réapprendre ma langue.

SANS TITRE

MARION PRINCE-GAUTHIER



SANS LES MAINS J'EN SUIS CAPABLE

RÉMI GERVAIS

Aujourd'hui j'appelle l'Assurance-Voiture et ma mère me conduit au garage à cinq heures après son travail aujourd'hui je reviens du garage seul dans une voiture en direction de la maison en suivant ma mère en parallèle
elle dans sa magnifique *Impreza* moi dans la *Elantra* bleu *laitte*

Trois ans de restreinte de restreignage de retrait partiel à la voie-autoroute et pourtant ô combien de *lifts* j'ai acceptés
d'économies j'ai protégées
et aussi de *déménagement* en vélo pour rejoindre mes amours
d'errance de soleil de guidance de guidon d'insouciance de contemplation

Une espèce de sédentarité Trois-Rivières comme un frein à mes élans
d'aventure à contre-vent loin de famille d'idées de la rejoindre
l'autre bord du Saint-Laurent la saluer naturellement l'aimer et bien
pour les voir j'ose renoncer à mes valeurs d'écologique-hippie-conspirationniste-spiritualiste

Le garagiste le vendeur de rêve avant de me laisser déguerpir
tu seul dans ma propriété nouvelle
me serrera la main pour conclure
le marché me fera pleurer toute l'anxiété refoulée j'ai mal à ma société :
« Tu étais rendu là messemble! »



La nomadiste machine
les familles étalées séparées et les voitures
pour avoir la liberté de la voir plus
LIBERTÉ... LIBERTÉ... LIBERTÉ...
Faire le deuil de mes valeurs enterrées
m'ouvre à la réincarnation

Comme une peur de l'engagement comme un péché
que d'abandonner la STTR
Un char usagé manuel le fruit de mon labeur l'évolution de la charrue tirée par un animal
esclave
Découvertes des villages du Nord festivals trop loin Québec

Le respect que j'ai pour la nature des choses « I'm losing my religion »
pour la Terre qui se connecte à mon corps je me raisonne aux côtés des miens je lui réglerai son
compte à cette peur
de l'engagement

Le contrat est signé nous sommes mariés. Le déni.

TEST VIDÉO GIF

CORDELIA GRONDIN



LES COMITÉS

ÉQUIPE DES COMMUNICATIONS



ANGÉLIK
DENIS



THOMAS
LAUZER



EVELYNE
LAFRENIÈRE

ALEXYA LAGACÉ-
DESLONGCHAMPS



FÉLIX
LAPOINTE

SÉLECTION DES PROJETS CRÉATIFS

LILI
VALLERAND



ALICIA
ST-ONGE



LAURIE
MONGRAIN



ORGANISATION DU LANCEMENT



FÉLIX
LAPOINTE



ADRIELLE
GALLANT



FLORENCE
OUELLET

RÉDACTION



FÉLIX RENAUD-BEAUPRÉ

THOMAS
LAUZER



FLORENCE MORIN

REMERCIEMENTS

Merci à tous·tes les étudiant·es ayant accepté de se commettre à travers l’art et la littérature. Votre vision du monde est un baume sur la morosité ambiante.

Merci aux étudiant·es du LAC impliqué·es dans les différentes équipes de travail, spécialement à Félix Renaud–Beaupré, rédacteur en chef, et à Thomas Lauzer et Florence Morin, rédacteur·trice adjoint·e. Votre dévouement est essentiel à la publication de cette revue.

Merci à Sarah Desaulniers, Patrick Boulanger et Maryse Forest, professeur·es au LAC. Vos conseils et votre soutien sont précieux.

Merci aussi au Cégep de Trois–Rivières pour son soutien financier.

ÉDITIONS DÉJÀ PARUES





L'IMAJUSCULE